

en outre, il avait à vaincre les hésitations du roi Guillaume, qu'effrayait la témérité de l'entreprise. Mais, sachant ce qu'il voulait et où il allait, il a fini par avoir raison de tout le monde, et il a entraîné le roi, la nation et une partie de l'Allemagne, à entrer, de gré ou de force, dans la ligne qu'il suivait avec sa confiance inaltérable et son indomptable énergie.

M. de Bismark employa les premiers mois de l'année 1866 à compléter ses préparatifs de guerre, à mettre sur pied toutes les forces vives du pays, à se rendre le gouvernement français favorable et à s'allier avec l'Italie, prompt à saisir cette occasion de compléter son unité et de purger son sol de la présence des Autrichiens. Un événement inattendu, l'attentat de Blind sur la personne du premier ministre, faillit mettre à néant son œuvre; mais M. de Bismark, toujours heureux, en fut quitte pour la peur. Il reçut à brûle-pourpoint quatre balles, qui s'amortirent sur l'épaisse doublure de son paletot.

Lorsque tout fut prêt pour commencer avec avantage les jeux sanglants de la force et du hasard, M. de Bismark envoya à la diète de Francfort son projet de réforme fédérale. Il demandait la dissolution immédiate de la confédération; l'expulsion de l'Autriche, qui, jusque-là, en avait eu la présidence; le commandement, pour la Prusse, des forces de terre et de mer de l'Allemagne reconstituée; enfin, la nomination d'un parlement national, destiné à remplacer la diète, et, chose singulière lorsqu'on songe que cette proposition émane de M. de Bismark, un parlement nommé par le suffrage universel, jadis tant bafoué par lui. Un tel projet de réforme, c'était évidemment la guerre, une guerre aux incalculables conséquences. Les puissances neutres intervinrent et proposèrent la réunion d'un congrès, appelé à résoudre les grandes questions en litige. M. de Bismark accepta; l'Autriche, moins habile, aveuglée sur sa force, refusa d'y prendre part. Le ministre prussien somma alors la diète de Francfort de se prononcer dans un court délai sur son projet de confédération, en faisant de son rejet un *casus belli*. La diète repoussa cette insolente sommation à une grande majorité, et décréta, le 14 juin, l'exécution fédérale. Deux jours après, les Prussiens entraient à Leipzig, et la guerre commençait. Nul n'ignore avec quelle sûreté et quelle rapidité de mouvements fut exécuté par l'armée prussienne le remarquable plan de campagne, dressé, dit-on, par le général Moltke. Vaincue dans tous les engagements partiels, l'Autriche vit son armée écrasée à la sanglante bataille de Sadowa (3 juillet). Deux jours après, elle abandonnait, mais trop tard, la Vénétie, et, le 22 juillet, sans avoir osé livrer une seconde grande bataille, elle acceptait l'armistice proposé par la France, en même temps qu'elle consentait à des préliminaires de paix, en souscrivant à cette condition *sine qua non*, imposée par M. de Bismark, son expulsion de la confédération germanique.

À l'heure où nous écrivons ces lignes, M. de Bismark voit triompher complètement sa politique, pendant que le gouvernement autrichien, cet éternel champion de la réaction et du cléricalisme, expie sous les coups de la force — et c'est justice — ses longs abus de la force, son mépris des droits des peuples, et qu'il subit à son tour la plus sanglante des humiliations.

Lorsqu'on suit d'un œil attentif la carrière politique de M. de Bismark, il est impossible de ne pas reconnaître en lui un homme fortement trempé et d'une haute valeur. Audacieux et rusé, énergique et patient, concevant de vastes projets et mettant à les exécuter une persévérance et une ténacité incroyables, il a, certes, quelques-unes des grandes qualités de l'homme d'État; mais, par ses procédés hautains, par ses façons cavalières de traiter la représentation du pays, par son mépris de la légalité et de la liberté, par son dédain du peuple et de l'opinion publique, qu'il a souvent semblé prendre à tâche de heurter, par son ignorance profonde de l'esprit du siècle qui nous emporte, le ministre du roi Guillaume montre manifestement que de puissantes qualités peuvent s'allier à une grande étroitesse d'intelligence politique. Jusqu'ici, M. de Bismark a été un disciple de la vieille école : il a cru au pouvoir absolu, aux maximes de droit divin; il a cru à la possibilité de gouverner sans l'assentiment de la nation; il a été assez peu de son temps pour s'imaginer pouvoir fonder quelque chose de durable par la force; il a été assez aveugle pour n'avoir vu dans le droit public moderne et la morale sociale que des mots vides de sens. Cet homme, si remarquablement doué, n'a pas compris qu'en violant les formes constitutionnelles, qu'en foulant aux pieds la légalité, qu'en ne tenant aucun compte de l'opinion, qu'en croyant tout résoudre par la logique du sabre et la vertu du fusil à aiguille, il s'aliénait d'avance les sympathies de son pays et celles de l'Allemagne, à la tête de laquelle il prétend aujourd'hui marcher. Aussi, malgré le succès de son entreprise, malgré le prestige qu'exerce encore sur les masses ce qu'on appelle la gloire des armes, M. de Bismark n'excite-t-il que des défiances et n'a-t-il pu conquérir une réelle popularité. Son passé pèse sur lui de tout son poids. Vainement semble-t-il appelé à réaliser l'idée, si populaire outre-Rhin, de l'unité allemande; les Allemands, annexés par la victoire et nul-

lement par le libre assentiment des populations, sentent qu'il s'agit beaucoup moins, aux yeux de M. de Bismark, de créer une Allemagne unifiée qu'une Prusse agrandie. Ils redoutent de voir s'inaugurer une ère de césarisme, qui ne saurait, il est vrai, s'implanter et vivre, mais dont les résultats détestables amènent, tout au moins, un temps d'arrêt ou de lutte dans la vie des nations.

L'homme d'État prussien se décidera-t-il enfin à faire son choix entre les deux politiques qui se partagent l'empire du monde? Renoncera-t-il à la politique du passé, de la force, de l'arbitraire, du bon plaisir, pour se faire hardiment le champion de la politique de l'avenir, du droit des peuples et de la liberté? Comprendra-t-il la nécessité de se rapprocher du parlement et de gouverner en s'appuyant sur la volonté de la nation? S'apercevra-t-il que, pour convertir la Prusse à sa politique, pour lui faire oublier ce qu'on a appelé avec tant de raison les libertés nécessaires, il ne suffit pas d'agrandir son territoire et, qu'on nous passe le mot, de lui jeter de la poudre aux yeux? Finira-t-il par comprendre les véritables tendances de son siècle, les besoins de la société moderne, la grandeur et la force de la liberté? Voudra-t-il se mettre véritablement à la tête de l'Allemagne, en jouant un rôle analogue à celui qu'un ministre autrement intelligent, autrement grand que lui a joué en Italie? Sera-t-il tenté par le salutaire et magnifique exemple de Cavour, consumant sa vie à délivrer son pays et à le régénérer par l'exercice de la liberté, seule féconde? L'avenir répondra à ces questions; mais on peut affirmer que, s'il n'entre résolument dans cette dernière voie, M. de Bismark ne fondera rien de solide ni de durable, et que la célébrité qui s'attache en ce moment à son nom sera aussi éphémère que son œuvre.

Les partisans de M. de Bismark, et il en a, surtout depuis que le fusil à aiguille lui a donné raison, cherchent à établir un parallèle entre le ministre prussien et le cardinal de Richelieu. Il y a dans cette comparaison un singulier anachronisme : au temps de Louis XIII, la force résidait moins dans la royauté que dans une féodalité toute-puissante. Richelieu intervint cet ordre de choses : il rendit à la royauté tout le prestige qu'il enlevait aux grands seigneurs; mais, dans ce travail de nivellement, il était avant tout un ouvrier de l'avenir. Sa profonde pénétration était de force à entrevoir que la liberté, pour sa complète éclosion, doit passer par trois avatars successifs : aristocratie, monarchie, démocratie. Au commencement du XVII^e siècle, la royauté pouvait se promettre encore de beaux jours; alors le peuple n'était pas préparé à la vie politique; ce n'est que le 14 juillet 1789 que devait sonner cette heure solennelle, et l'œuvre de Richelieu aurait le droit de revendiquer une large part dans ce mouvement immense de tout un peuple. Aussi, est-ce à juste titre que tous les historiens philosophes considèrent le grand ministre comme un des plus glorieux ancêtres de notre immortelle Révolution. Y a-t-il une comparaison à établir entre M. de Bismark et le fameux cardinal? est-ce dans la libre et savante Allemagne, est-ce dans la seconde moitié du XIX^e siècle, alors que toute la vieille Europe jette des regards d'envie sur sa jeune sœur, la belle Amérique, qu'il peut être question de préparer les voies à une royauté absolue? La politique de M. de Bismark a pour but de bouleverser complètement la triade que nous avons établie plus haut; mais l'avenir lui réserve des mécomptes, comme peut-être jamais ministre n'en a encore essuyé. Quoi qu'il fasse, l'autocrate prussien a son époque contre lui, et s'il arrive à l'histoire de le comparer à celui dont Pierre le Grand visita respectueusement le tombeau à la chapelle de la Sorbonne, ce ne sera jamais qu'avec le correctif si bien exprimé par le Cygne de Mantoue :

... Si parva licet componere magnis.

Le comte de Bismark est grand, mince et blond. Une large balafre traverse son visage, dont les traits expriment une rare énergie. Bien qu'homme du monde, il est hardi d'allures, moitié étudiant et moitié soldat. Il parle avec une égale facilité l'allemand, l'anglais, le français, le russe et l'italien. Sa conversation est vive, brillante, souvent ironique pour tout le monde, sans en excepter les plus hauts personnages, et il a volontiers le mot pour rire. Malgré ses cinquante et un ans, il est encore l'homme bouillant et emporté des premiers jours. Il y a peu de mois que, se croyant personnellement insulté par un discours du député Virchow, qui est en même temps un savant des plus distingués, il lui envoya un cartel; mais celui-ci lui fit répondre qu'il avait pour mission de combattre le ministre à la Chambre, et non de le poursuivre sur le terrain. M. de Bismark est un travailleur infatigable et un intrépidé chasseur; il jouit d'une santé de fer. V. BISMARCK, au Supplément.

BISME s. m. (bi-sme — du gr. *bussos*, fond, qui a donné le lat. *abyssus*, abîme et abîme). Abîme. « Vieux mot.

BISMILLAH (Au nom de Dieu). Formule arabe qui est inscrite en tête de tous les livres musulmans, avec cette adjonction : *Bismillah ertahman ertahim*, Au nom du Dieu clément, miséricordieux. C'est à l'imitation du Coran, dont tous les chapitres commencent

ainsi, que les mahométans emploient cette phrase. Ordinairement, le *bismillah*, qui se met souvent aussi en tête de simples lettres, est suivi de l'éloge de Dieu, quelquefois fort long, quelquefois contenant seulement deux ou trois lignes. Généralement même, l'auteur choisit dans les attributs de Dieu ceux qui s'appliquent le plus exactement au sujet qu'il traite. Ainsi, par exemple, un livre écrit sur le mariage, commencera très-bien par ces mots : *Louange au Dieu unique qui a créé l'espèce humaine et l'a faite mâle et femelle*, etc. Lorsqu'un musulman pieux est à la chasse ou à la guerre, il prononce, avant de lâcher la détente de son fusil, le *bismillah* sacramentel. Cette formalité le dispense quelquefois, à ses yeux, de saigner l'animal tué, ainsi que le lui prescrit la loi mahométane.

BISMUTH s. m. (bi-smutt — en all. *wismuth*, étym. inconnue). Chim. et miner. Métal d'un blanc gris, un peu rougeâtre, cassant, facile à réduire en poudre, de structure lamelleuse, cristallisant en trémies pyramidales qui dérivent du cube : *De tous les métaux, le bismuth est le plus fusible*. (Buff.)

— **Encycl.** Confondu pendant longtemps avec le plomb et l'étain, le bismuth était connu des anciens chimistes. Stahl et Dufay démontrèrent qu'il se sépare nettement de ces deux métaux. Sa fusibilité est très-grande; il fond en effet à 264°; sous forme liquide, il est plus dense qu'à l'état solide et présente le même phénomène que l'eau. Sa densité est égale à 9,9. À une température très-élevée, il se volatilise et se sublime en cristaux feuilletés. Il est très-cassant. Lorsqu'il est pur, c'est le métal qui cristallise avec la plus grande facilité; il fournit alors des cristaux cubiques qui se disposent entre eux de manière à représenter des arabesques; quelquefois les cubes s'ajoutent les uns aux autres et forment des prismes quadrangulaires sans pyramides. Cette cristallisation se fait de la manière suivante : On fond le bismuth dans un têt de terre bien sec; on le laisse figer à la surface, et lorsque la croûte est bien consistante, on la perce vers un de ses bords avec un fer rouge, et l'on décante immédiatement par cette ouverture tout le métal qui est encore liquide.

On brise le têt avec précaution, et l'on découvre ainsi une gèode remplie de très-beaux cristaux irisés. Cette apparence tient à l'existence d'une pellicule excessivement mince d'oxyde, qui résulte de l'absorption de l'oxygène de l'air par le métal encore chaud, et produit le phénomène des anneaux irisés. Le bismuth n'éprouve aucune altération de la part de l'air sec ou humide. Abandonné au contact de l'eau dans un vase ouvert, il se recouvre d'une poussière blanche très-ténue d'oxyde de bismuth.

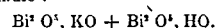
L'acide chlorhydrique concentré ne l'attaque que difficilement. L'acide sulfurique concentré et chaud l'attaque avec dégagement d'acide sulfureux. Son véritable dissolvant est l'acide nitrique. Comme ce métal existe à l'état métallique dans les mines qu'on exploite, l'extraction s'en fait facilement et à peu de frais. Il suffit de concasser le minerai et de le mettre ensuite dans de grands creusets qu'on entoure avec du bois allumé; le métal se liquéfie, abandonne sa gangue et va se réunir au fond des creusets.

Le bismuth que l'on trouve dans le commerce n'est jamais pur; il contient souvent du fer, de l'arsenic et d'autres métaux; on le purifie en le faisant fondre dans un creuset avec un dixième de son poids de nitre, en brassant continuellement le mélange. Le nitre, qui, d'abord, est devenu liquide, se solidifie graduellement, et forme avec les impuretés des scories qui se rassemblent à la partie supérieure du creuset.

Le bismuth, en se combinant à l'oxygène, forme deux composés : un oxyde, l'oxyde de bismuth, et un acide, l'acide bismuthique.

L'oxyde de bismuth, BiO², s'obtient en chauffant le métal à l'air jusqu'au rouge blanc. Le moyen le plus simple consiste à décomposer par l'eau l'azotate de bismuth et à calciner le précipité blanc de sous-azotate. Ainsi préparé, il est jaune paille; obtenu par la décomposition du sous-azotate de bismuth, à l'aide de la potasse ou de l'ammoniaque, il se présente sous la forme d'une poudre blanche.

L'acide bismuthique s'obtient en faisant passer un courant de chlore dans une dissolution concentrée de potasse caustique tenant en suspension de l'oxyde de bismuth hydraté; bientôt, il se sépare une matière d'un rouge de sang, qui constitue un mélange d'acide bismuthique et d'oxyde de bismuth. On sépare ce dernier à l'aide de l'acide nitrique, qui ne dissout que l'oxyde. L'acide bismuthique forme, avec la potasse, un sel acide qui a pour formule :

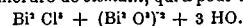


— **Sulfure de bismuth.** Le soufre forme avec le bismuth une combinaison qui s'obtient en faisant fondre ensemble, dans un creuset de terre, 1 partie de soufre et 2 parties de bismuth. Un courant d'hydrogène sulfuré dans une dissolution d'un sel de bismuth donne un précipité noir de bisulfure hydraté. Le sulfure de bismuth a pour formule Bi² S³.

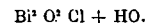
Chlorure de bismuth. — Quand on fait tomber du bismuth en poudre dans un flacon rempli de chlore sec, il se combine avec production de lumière. On l'obtient en distillant, dans une

cornue de verre, un mélange de 1 partie de bismuth et 2 parties de bichlorure de mercure.

Le chlorure, ainsi produit, attire l'humidité de l'air; l'eau pure donne un précipité blanc d'oxychlorure de bismuth, qui a pour formule :



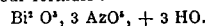
ou plus simplement :



Cet oxychlorure est connu sous le nom de *blanc de perle*, et il est employé dans la parfumerie et pour fabriquer la cire blanche à cacheter.

— **Sels de bismuth.** Le plus important est l'azotate, qu'on obtient en traitant directement le bismuth par l'acide nitrique. Ce sel, traité par une grande quantité d'eau, se décompose en un sous-azotate de bismuth connus sous le nom de *blanc de fard*.

Tous les sels de bismuth sont décomposés par un excès d'eau. L'azotate neutre de bismuth a pour formule :



Le sous-nitrate de bismuth, ou azotate de bismuth, est encore employé en médecine pour calmer plusieurs affections nerveuses, surtout celles qui dépendent de l'irritabilité de l'estomac.

— **Caractères des sels de bismuth.** L'eau en grand excès les décompose en un précipité de sous-sel, tandis qu'il reste dans la liqueur un sel très-acide. La potasse et la soude donnent des précipités blancs, insolubles dans un excès de réactif; les carbonates agissent de même. L'hydrogène sulfuré et les hydro-sulfures donnent un précipité noir insoluble dans un excès de réactif.

Le fer, le cuivre et le zinc précipitent le bismuth sous forme d'une poudre noire fondant au chalumeau, sous forme de globules métalliques.

— **Alliages.** Le bismuth peut s'allier à un grand nombre de métaux, et ces alliages sont remarquables par leur fusibilité. Le plus anciennement connu est celui qui a été découvert par Newton; il est formé de 8 parties de bismuth, 5 de plomb et 3 d'étain; il fond à 94°, 5. Darcet a donné les proportions pour plusieurs autres alliages. Le plus connu, appelé *alliage fusible* ou *alliage de Darcet*, fond à 91°. Il est formé de 2 parties de bismuth, 1 de plomb et 1 d'étain. On emploie ces alliages pour cliquer les médailles. On s'en servait autrefois pour faire les rondelles fusibles des soupapes de sûreté des machines à vapeur.

— **Bismuth natif.** Le bismuth se rencontre beaucoup plus communément à l'état de métal natif qu'à celui de minerai proprement dit, en quoi il diffère de la plupart des métaux susceptibles de s'oxyder facilement. Cependant il est rarement pur; le plus souvent, il renferme une plus ou moins grande proportion d'arsenic; on l'a même observé allié à du tellure, à du sélénium et à du soufre. Il ne se présente pas en cristaux bien nets, mais plutôt en lamelles ou en ramifications, offrant une structure palmée ou penniforme, à laquelle les anciens minéralogistes donnaient le nom de *tricotée*. Ces ramifications s'observent principalement dans le calcaire spathique, la barytine, le quartz et le jaspe. Les pays les plus riches en bismuth natif sont Joachimsthal, en Bohême; Saint-Sauveur, en France; Bisberg et Bastnaas, en Suède; enfin, Schneeberg, en Saxe. Dans ce dernier endroit, le métal est en rameaux engagés dans un beau jaspe rouge. On taille ce jaspe en forme de plaques, auxquelles on donne un poli qui fait ressortir agréablement les dendrites métalliques sur la couleur rouge qui sert de fond.

— **Bismuth oxydé.** Le bismuth oxydé se rencontre quelquefois à la surface des mines de bismuth natif. Il est d'un jaune paille qui passe quelquefois au jaune verdâtre ou grisâtre. C'est un minéral très-rare, qui se présente ordinairement disséminé en couches, mais très-rarement en masses continues. Sa cassure est terreuse. Il est tendre, facile à casser et très-pesant. On le trouve dans les environs de Schneeberg, en Saxe.

— **Bismuth sulfuré ou bismuthine.** Le bismuth sulfuré est d'un gris de plomb; à la surface, il a souvent une couleur superficielle jaune ou bigarrée, offrant par accident de riches irisations. Il est presque toujours en masses amorphes; cependant, on le trouve en cristaux aciculaires, implantés. La cassure est lamelleuse et radiée, quelquefois un peu fibreuse. Il est très-mou, et se laisse couper au couteau. Sa pesanteur spécifique est de 6,131 à 6,467. Projeté sur des charbons ardents, il brûle avec une flamme bleue. Au chalumeau, il exhale une vapeur d'un jaune rougeâtre, qui se dépose sur le charbon; cette poussière devient blanche par le refroidissement et repasse à sa couleur primitive par la chaleur. D'après une analyse de Wehrle, le bismuth sulfuré est composé, sur 100 parties, de 80 de bismuth et 20 de soufre. On trouve le minéral qui nous occupe à Schneeberg et à Johann-Georgenstadt, en Saxe, ainsi qu'à Bastnaas, en Suède. Sa gangue ordinaire est le quartz.

— **Bismuth sulfureux.** On a désigné sous le nom de bismuth sulfureux une variété de bismuth natif renfermant une proportion plus ou moins grande de soufre, à l'état de mélange. Ce n'est pas, à proprement parler, une espèce minérale particulière, mais seulement une variété.